

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire Des Hommes et des Choses.

Ce journal Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les **SAMEDIS**. L'année ou le Vol. se compose de 48 numéros.—Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par TIERS de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.]

Quebec, 2 Mars, 1844,

No. 10.]

Mélanges Littéraires.

L'OREILLER.

Suite et fin.

Une secrète pensée, bien douce et bien triste à la fois, nuisait encore à ce bonheur et à cette liberté dont je parle : la tendresse expansive de Catherine pour un captif, pour un malheureux tel que moi, me charmait et m'effrayait en même temps ; la pauvre fille imaginait en ma faveur des prodiges de dévouement, je n'ose pas dire des prodiges d'amour ; elle était furieuse contre les gens de la maison qui ne m'aimaient point assez, au gré de son envie, et jalouse des gens qui m'aimaient un peu trop, disait-elle, parmi les jeunes femmes de sa famille. Catherine faisait la cour au médecin de Spielberg, en songeant à ma santé qui n'était pas excellente ; elle faisait la cour au confesseur de la prison, en songeant peut-être à l'influence des fonctions spirituelles dans les infortunes temporelles de ce monde : elle faisait la cour à tous les porte-clés de l'endroit, en le suppliant de ne point troubler, au bruit des verroux, les dernières rêveries de mon sommeil du matin. Elle haïssait ma patrie, parce que le patriotisme m'avait valu l'humiliation et la douleur d'une défaite ; elle maudissait l'Autriche, parce que l'Autriche m'avait condamné ; mais elle adorait M. Wégrath, le charitable sous-intendant, qui avait eu pitié de ma souffrance et de ma misère ; enfin, sans que jamais une seule parole m'eût dévoilé sa folle passion, je compris aisément que j'étais devenu, du soir au matin, le premier amour de cette noble Catherine !

Un jour, M. Wégrath me remit, sans l'avoir lue, une lettre qu'il venait de recevoir, à mon adresse, par la poste impériale de Brünn; cette lettre contenait les mots suivans, écrits en langue italienne :

- Puisque le prisonnier Cellini a le droit officieux de sortir en secret de la for-
teresse, pour se promener dans les environs du Spielberg, je le supplie de se
- faire conduire ce soir, si c'est possible, dans une petite maison blanche qui est
- située sur la lisière du bois, tout près de la porte du cimetière ; vive la jeune
- Italienne !

UN AMI.

Dans la soirée du même jour, je réclamai, de la bienveillance de notre sous-intendant, la permission de faire ma promenade habituelle ; M. Wégrath me demanda, en souriant :

—S'agit-il, par hasard, dans le billet de ce matin, d'un rendez-vous amoureux que vous donne quelque belle fille de Moravie ?

—Je n'en sais encore rien, lui répondis-je ; mais s'il en est ainsi, je vous promets de vous l'apprendre, à mon retour.

Catherine, qui avait entendu cette question et cette réponse, me conseilla, de ses regards les plus tendres et de ses agaceries les plus engageantes, de passer la soirée toute entière avec elle, avec sa famille, dans le salon hospitalier de l'intendance ; la curiosité me rendit impitoyable pour la bonne Catherine, et malgré ses larmes honteuses, qu'elle essayait de cacher, en feignant de déchiffrer un morceau de musique, je résolus méchamment de m'aventurer, avec mes gardiens, sur la route qui devait me conduire à la porte du cimetière.

Je ne tardai point à découvrir la petite maison blanche ; c'était une chaumière ravissante, à demi-cachée par une grande tenture de fleurs; elle se dérobait, pour mieux être vue sans doute, dans sa cachette de clématites, et il me sembla qu'elle jouait à merveille le rôle de la coquette Galathée.

Sous le prétexte de prendre un peu de repos et de manger quelques friandises du pays, je frappai en tremblant à la porte de la maisonnette ; Khral et Schiller consentirent à attendre sur le seuil de la chaumière ; la porte s'ouvrit devant moi, et je pénétrai, sur les pas d'un vieux paysan, dans la salle basse de la maison blanche.

—Monsieur le comte, me dit le villageois, votre seigneurie se reposera beaucoup mieux dans ma belle chambre; dans ma chambre d'honneur du premier étage... Daignez me suivre !

Je lui demandai avec une surprise bien raisonnable en pareil cas,

—Vous savez le nom et la qualité de votre hôte ?

—Oui, monsieur le comte.

—De qui tenez-vous ces détails sur la personne inconnue d'un prisonnier du Spielberg ?

—C'est mon secret...

—Gardez-le donc, et surtout gardez-le bien !

En arrivant dans cette chambre qui m'était destinée par mon guide, je faillis m'évanouir à force de stupeur, à force de joie, et je vous fais le juge, monsieur, de cette subite émotion qui tenait presque de l'idiotisme ou de la folie : cette salle d'honneur de la maison blanche, je me souvenais de l'avoir déjà vue, là bas, là bas, dans mon palais de Venise ; je croyais reconnaître, à chaque pas, à chaque regard, les meubles, les livres, les tableaux, tout le luxe intérieur de mon opulence d'autrefois ; je retrouvais, à la place que je leur avais donnée dans mon petit

salon de travail, mes grands hommes d'élite, mes poètes favoris, toutes les illustrations de l'Italie poétique : voilà le chef-d'œuvre de Foscolo, que j'avais laissé entr'ouvert sur mon pupitre de lecture ; voilà le plus beau poème de Monti, que j'admirais encore, en voyant se glisser dans mon palais les espions de la police autrichienne ; voilà, sur les papiers de ma table, la merveille tragique de Silvio Pellico, *Françoise de Rimini*, bien triste, bien désolée de ne plus entendre, autour d'elle, les applaudissemens de mon admiration et de mon enthousiasme ! — Alors monsieur, je m'agenouillai au milieu de la chambre, et je me pris à m'écrier d'une naïveté sans pareille :

— Mon Dieu ! où est donc mon Emilia ? Mon Dieu ! où est donc ma femme ?

A ces mots, une grande et belle paysanne se précipita dans la salle, en me disant, d'une voix dont la douceur me sembla divine :

— Monsieur, monsieur, voici les gâteaux de Brün que vous avez demandés !....

Je contempalai cette admirable villageoise de la maison blanche.... Je fus effrayé de cette magique apparition qui me rendait par un enchantement céleste, toutes les apparences merveilleuses d'une créature adorée !.... J'avais le frisson, j'avais la fièvre, j'avais le vertige !.... Je poussai un cri terrible.... Et je tombai évanoui, presque mourant, presque mort, dans les bras de mon Emilia, dans les bras de ma femme évoquée !

En revenant à moi, la tête mollement appuyée sur les genoux de la comtesse, j'aperçus, debout sur le seuil de la porte, Catherine elle-même, pâle, éperdue, furieuse !.... Elle se rapprocha de nous, à petits pas, en nous menaçant du geste et du regard ; elle s'arrêta devant cette mystérieuse paysanne qui venait de provoquer, en un clin-d'œil, toutes les colères de sa jalousie ; elle lui dit, avec un dédain superbe :

— Celui que vous aimez vous trompe !.... Cet homme n'aime rien ni personne en Allemagne.... Il n'a jamais aimé que son Italie et sa femme, qui est une Italienne !.... Celui que vous aimez, le connaissez-vous très-bien et depuis longtemps, dites ?.... c'est un malheureux prisonnier du Spielberg dont il nous a plu de prendre pitié, dans la prison.... Désormais, le ciel aura pitié de lui, si bon lui semble.... Adieu !

— Catherine ! m'écriai-je, en saisissant la main de la jeune fille, demandez-moi pardon de votre cruelle injustice, et soyez, à compter de ce jour, la meilleure amie de mon Emilia, la meilleure amie de ma femme.... que je vous présente !

— Votre femme !....

— Oui, ma femme qui vous aimera bientôt, je l'espère, et qui va vous embrasser, si vous voulez bien le permettre !

— Madame.... balbutia ma protectrice amoureuse, en recevant les baisers de la comtesse, que la volonté de Dieu soit faite : vous consolerez notre prisonnier chaque soir, et je veillerai sur lui tout le jour !

Emilia n'avait devancé ma grâce que de trois ou quatre mois, seulement : le 1^{er} janvier 1826, la police de Brün me fit remettre un ordre impérial qui me rendait la liberté, la fortune, et la vie !

La veille de mon départ pour Vienne, nous étions assis. — Catherine, ma femme et moi. — dans la petite chambre d'honneur de la maison blanche ; je

pria la nièce de M. Wégrath de recevoir mon précieux oreiller, comme un témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance....

—Pour que je reçoive un pareil présent, me dit la jeune fille, il faut que je sache d'abord ce qu'il vaut et ce qu'il signifie ; on a tant jaté, dans la prison, sur ce mystérieux oreiller !... J'accepterai de vous, non pas un trésor, mais un souvenir, voilà tout !

—Rassurez-vous, Catherine, lui répondit aussitôt la comtesse Emilia : il ne s'agit que d'un modeste oreiller que j'inondai autrefois de mes larmes, en courant la nuit et le jour, sur la route de Vienne, où j'allais implorer pour mon mari, la généreuse pitié de l'empereur ! Plus tard, il est vrai, j'ai mis à profit un singulier stratagème, afin d'attirer, sur un malheureux captif, les bonnes grâces de tous ses geôliers, J'ai énoncé, dans une lettre anonyme, à votre oncle, le sous-intendant du Spielberg, je ne sais qu'elle fantastique richesse, cachée par M. le comte de Cellini dans l'édredon de son oreiller ; souvent le mensonge peut servir à quelque chose, et mon innocente ruse a porté bonheur au pauvre prisonnier !

—A la bonne heure ! s'écria Catherine, en souriant avec une malice très intelligible ; j'accepte votre petit cadeau.... mais, entre nous, il y aura de cruels désappointemens dans le salon de la forteresse !...

L'oreiller d'Emilia était encore destiné à jouer un rôle dans l'histoire de ma vie privée : En 1828, deux ans après mon retour à Venise, la comtesse n'était plus de ce monde !... Un soir de l'année suivante, comme je me livrais tout entier au souvenir de celle que j'avais perdue, de celle que j'avais tant aimée, un domestique vint m'annoncer la visite d'une jeune dame qui avait exprimé, disait-il, le plus vif désir de me parler ; j'ordonnai à mon valet de chambre de l'introduire dans le salon, et bientôt, lorsque je m'avançai vers elle pour la recevoir, je vis apparaître, à ma grande surprise ! à ma grande joie ! la jolie Vierge du Spielberg, la bonne et adorable Catherine ?

—Monsieur le comte, me dit-elle, pardonnez-moi d'être venue vous attrister par ma présence et par mes paroles ; les gazettes d'Autriche nous ont annoncé la mort de Mme la comtesse de Cellini : je me suis rappelée de quelle pieuse importance était à vos yeux, dans la prison de Brün, l'oreiller que votre belle Emilia avait arrosé de ses larmes ; vous me l'aviez donné, comme un souvenir de votre amitié reconnaissante, et je vous le rapporte comme une sainte relique de votre religion amoureuse !... Le voilà !

—Catherine, lui demandai-je, en baisant ses mains toutes tremblantes, vous êtes venue seule à Venise ?

—Seule !

—Et quand vous plaira-t-il de repartir ?

—Aujourd'hui !

—Non.... Restez encore auprès de moi, Catherine....Attendez !

Elle attendit si bien, qu'il me fut impossible, plus tard, de lui permettre de s'en retourner en Autriche ; Catherine consentit à demeurer à Venise, dans mon palais, et en l'épousant, je déposai, dans sa corbeille de mariée, l'oreiller de ma femme qu'elle m'avait rendu !

LOUIS LUBINE.

LE FANTASQUE.

2 MARS, 1844.

AUTRE TEMS, AUTRE ORGUEIL.

La police est véritablement une institution éminemment utile ; elle n'a qu'un seul défaut c'est de faire beaucoup plus qu'on ne lui commande, et de vouloir qu'on la louange, qu'on la porte jusqu'aux nues pour le moindre de ses actes. Jadis la police se faisait gloire du nombre de criminels qu'elle amenait à justice ; plus tard elle se rengorgeait dans son col de cuir vernis à la vue des patriotes qu'elle encachottait, ou bien des canadiens qu'elle assommait... Ces beaux jours sont passés et ne reviendront plus..... que l'an prochain si la division que m'annonce sir Théophilus réussit au gré de ses désirs comme nous commençons à le craindre. En attendant et sans doute pour entretenir la dureté de son cœur et la souplesse de sa main, la police, à défaut de chrétiens, assomme, empoisonne, met à mort les caniches, et elle s'en fait une gloire !... cré chienne de gloire ! comme dit notre gamin. La police publie le bulletin pompeux de ses victoires ; elle a mis 637 chiens sur le flanc, jusqu'au 27 Février, sans compter ce qu'elle en a pu massacrer depuis ; nous avons hâte de savoir, pour enrégistrer le fait, combien elle en aura tué le 29 du même mois ; car, comme l'a fait judicieusement remarqué l'un de nos confrères, l'anniversaire des évènements de ce jour-là ne pourra se célébrer que tous les quatre ans.

On cite des exemples d'atrocité inouïe et il paraît que cette excellente police exerce des traitements presque aussi cruels vis-à-vis des pauvres chiens que ceux qu'elle faisait jadis éprouver aux citoyens qui lui tombaient sous le bâton. On assure que ces agens de la corporation ont été jeter la drogue mortelle, dans des cours, ont même démuselé des chiens pour la leur faire avaler. Le propriétaire d'un de ces animaux nous prie de lui dire si nous pensons que la corporation a le droit de tuer un chien après qu'elle a forcé son maître à payer une taxe. Nous dirons que cela nous paraît fort injuste mais que cette sottise-là peut bien passer avec toutes les autres dont le conseil se rend coupable.

Il est pourtant au milieu de toutes ces calamités un fait consolant pour la race canine ; c'est la bonne sympathie qu'a exprimée à son égard Monsieur Simpson ; le chien n'est pas ingrat, aussi l'on nous assure que dès que les persécutions dont il est l'objet auront cessé, il prendra des mesures pour exprimer toute la reconnaissance qu'il croit devoir à son bienfaiteur.

Une assemblée de tous les chiens qui auront pu échapper à la mort sera bientôt convoquée, à l'effet d'adopter et de présenter une adresse de remerciements à l'honorable philanthrope.... non, c'est le contraire, nous aurions dû dire philanthrope qui a si généreusement déclaré que le dogue devait être exempt de travail. La réunion sera malgré tout des plus nombreuses ; il y aura queue.

Nous tâcherons de donner prochainement les procédés de cette assemblée, l'adresse ainsi que la réponse.

La crise ministérielle continue à faire ses farces, à commettre toutes sortes d'incongruités ; on ne parle pas par exemple de la formation d'un nouveau ministère ; pas plus de ministres responsables que dans l'Afghanistan.

Il est pourtant des badauds qui ouvrent à tout cela une bouche de gobe-mouche avec cette différence qu'une chauve-souris pourrait s'y loger par mégarde et qui s'écrient :

AH ! !

..... Quel homme admirable que Sir Metcalfe ! quel homme impayable que Sir Charles Metcalfe ! quel homme inexpugnable que Sir Charles Theophilus Metcalfe ! il est comme le soleil qui n'a jamais vu son pareil. Quand on pense qu'il a trouvé le moyen de gouverner sans conseil exécutif, sans ministres ; que par un travail opiniâtre il fait à lui tout seul la besogne de dix chefs de départements et épargne au trésor public autant de milliers de louis. Mais en effet c'est admirable et à notre tour nous crierons aux badauds ci-dessus :—

OH ! !

..... que vous êtes bons, ou, pour parler plus poliment, que vous êtes bêtes ! Eh mes braves, selon votre doctrine le gouverneur par excellence, le gouverneur-modèle serait le grand-Turc, l'empereur de Maroc, ainsi appelé parcequ'il se chaussé de maroquin, un pacha à plusieurs queues, le grand Shah de Perse ou un Rhajha d'Inde, sont le beau idéal du gouverneur. Ces gens là gouvernent en effet sans conseil responsable ; comme ils empochent tout ils n'ont pas besoin de receveur-général ; les frais de justice sont même économisés en ce qu'il n'y a pas de juges, de procureurs-généraux, de solliciteurs-généraux, tout se décidant *subito* par le prince ; l'emploi de bourreau même est quelquefois retranché, le cimetière du potentat faisant l'office à merveille,

Ce système pourrait bien, après tout, être en effet le meilleur de tous, et personne ne le varierait tant que nous si nous étions Grand-Turc ou Pacha ou Shah ou Rhajha ; mais tant que d'autres auront les charges et nous les coups de bâtons sur la plante des pieds, ou les rançons à payer, ou le service guerrier à faire, nous en dirons pis que pendre et nous aurons raison. Voilà ce qui nous fait soupçonner que Sir Charles Metcalfe qui est, assure-t-on, un Rajha d'Inde, trouve la chose admirable et qu'il est appuyé d'un tas de suspects qui ne crient si fort : hurra ! que parcequ'ils ont tous en leur particulier l'espoir d'être faits Pachas, petits Shahs, Visirs, Grands-Eunuques même, tous dignitaires qui s'endorment sans rêver aux inconvénients de la responsabilité.

Nous admirons la hardiesse, pour ne pas dire le toupet, avec laquelle ces braves gens disent qu'ils veulent à cor et à cri le gouvernement responsable.... le gouvernement responsable comme l'entendent Sa Hautessé Mustapha Théophilus Metcalfe et son grand Mufti Wakefield... ! Pas difficiles mes gars ! Jouez au plus fin ; nous le voulons ; remportez la victoire, nous y consentons ; dévorez les dépouilles, tope ! Mais au moins ne croyez pas que nous prenons vos tours, vos sauts, vos culbutes, vos cabrioles pour de l'argent comptant. Au plus fort la poche, c'est juste ; mais ne faites point les mijaurés, les modestes, et pour l'amour de Dieu, ne parlez jamais du bien public, de l'intérêt public, de la cause publique.

Il y a quelque tems nous ayons le dernier roman de Mr. Eugène Sue, les *Mystères de Paris* et nous offrons de le prêter à un de nos amis en lui disant que

L'auteur s'était surtout proposé d'indiquer une nouvelle route à la législation. Il ne voulut pas l'accepter, disant qu'il n'avait pas le tems de lire ces choses-là ; que tous ses loisirs étaient pris par ses études etc. etc. Hier nous reçumes du susdit ami un petit billet ainsi conçu : Prêtez-moi donc ces *mystères* que vous m'avez offerts dernièrement : on dit qu'il y a des choses tout-à-fait immorales. J'aimerais bien voir ça.

Nous lui avons répondu laconiquement : "Lorsqu'on n'a pas de tems pour lire des choses utiles il n'en peut pas assez rester pour feuilleter des immoralités.

Notre ami est pourtant un homme d'esprit puisque c'est à sa demande que nous publions cette anecdote.

Si j'étais un auteur de renom ; si j'étais sûr de trouver des lecteurs....encore, des lecteurs cela ne m'inquiéterait pas beaucoup, mais si j'étais sûr de trouver des acheteurs j'écrirais un gros livre, un livre-monstre, un volume gigantesque dont la confection occuperait pendant plusieurs années toutes les presses, tous les compositeurs, protes, pressiers, correcteurs, plieurs, brocheurs, relieurs de la province ; les papeteries auraient peine à fournir tout le papier dont j'aurais besoin ; toutes les guenilles d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande seraient en réquisition ; il me faudrait les plumes de tous les oies du pays et bien d'autres encore. Et pourtant, mon livre si gros n'aurait qu'un titre bien simple : *Singularités* !

Comme je ne suis pas assez riche pour entreprendre cette publication dont le besoin se fait pourtant sentir tout autant que bien d'autres, je me contenterai de vous donner un de ces quatre samedis la préface de cet ouvrage et plus tard la table des matières. Pour aujourd'hui je citerai seulement un des plus petits paragraphes que contiendrait le soixante-quinzième chapitre, chaque chapitre se composant de cent-et-une singularités.

Quatre-vingt dix-huitième singularité du soixante-quinzième chapitre. Enfin après bien des singularités, comme vous l'avez vu toutes plus singulières les unes que les autres, le pays eut une crise ministérielle qui, comme vous l'avez vu aussi nous a fourni déjà plusieurs milliers de singularités. Parmi les hommes singuliers qui ont joué dans toutes les crises politiques, ministérielles et autres un rôle singulier, nous avons oublié de citer l'un des plus remarquables. C'est un homme qui reproche aux autres tous les péchés qu'il a commis ; on le connaît généralement sous le nom de *The Old Quebec Gazette* ; il est plein d'esprit, de bon sens, de critique, d'à-propos, mais malheureusement il ne suit jamais, n'a jamais suivi les préceptes qu'il prêche tous les jours. Il crie contre les *jobs* des amis du gouvernement et il a fait une grosse fortune purement au moyen des *jobs* que les administrations précédentes lui commandaient. Il est l'ennemi juré des institutions républicaines et ne parle que de celles de nos voisins.

Enfin il pourrait à lui tout seul fournir trois ou quatre chapitres à cet ouvrage ; mais pour le moment nous n'en relèverons qu'une et ce n'est pas la plus grosse. Le gouvernement responsable qui a fait des ministres avec des journalistes a bien pu faire aussi des journalistes avec des ministres ; le *Times* de Montréal devait une partie de son existence, à ce qu'il paraît d'après des lamentations que le propriétaire verse au sein de ses abonnés, à la bourse particulière de Mr. Lafontaine. C'était déjà un progrès, car autrefois quand les gouvernants se sont mêlés d'acheter la presse ils l'ont toujours fait à même les fonds publics et la *Gazette de Québec* en sait plus long là-dessus que vous et moi, allez. Eh bien aujourd'hui elle dit gravement que les hommes publics ne devraient jamais rien avoir à faire avec la presse....la singularité est singulière, n'est-ce pas. Il oublie sans doute que

depuis cinquante ans et plus qu'il est journaliste il n'a cessé d'être homme public, tour-à-tour représentant, représentant des représentants en Angleterre, conseiller législatif, conseiller spécial, représentant du peuple, et probablement bien souvent conseiller privé. Tout cela est singulier, n'est-ce pas; eh bien lecteur ce qui me paraîtrait beaucoup plus singulier encore serait de le voir ré-élire comme représentant au parlement, par des gens qui trouvent presque sans exception qu'il les a représentés justement en sens contraire de leurs opinions.

Un homme de la police ces jours derniers voulait empêcher des jeunes gens qui sortaient de l'école de lancer des pelottes de neige aux passants ou aux vitres du voisinage; tout-à-coup quelques uns des plus grands et des plus forts des délinquants s'emparèrent de l'officier de ville, le roulèrent par terre, le battirent avec son propre bâton, jetèrent son chapeau par dessus le toit d'une maison, lui firent éprouver enfin une correction en règles; quand les espions furent las ils abandonnèrent leur victime, qui s'en alla toute penaude. On pensait que vengeance allait être tirée de ce forfait abominable; mais il n'en fut rien; tout resta coi.

Explication de cette extrême bénignité :—Les jeunes gens en question appartiennent à une école anglaise.

On dit que Monsieur Ogden est tout contris d'avoir accepté un emploi dans l'île de Man, tandis qu'il aurait eu mille chances de rattraper sous le nouveau système celui qu'il avait en Canada; il le regrette d'autant plus que les querelles qu'on s'y engendre à présent lui font venir à la bouche l'eau d'une excellente rébellion.

On lit ce qui suit dans le *Canadien* :

AUX MILICIENS.

MESSIEURS,—Après plusieurs réclamations infructueuses depuis 1836 auprès des gouverneurs de cette province, j'ai enfin le plaisir de vous annoncer que ma dernière réclamation a eu l'effet désiré. Voulant faire une dernière tentative, j'adressai, le 2 octobre dernier, une pétition en votre faveur à Son Excellence le Très-Honorable sir Charles Théophilus Metcalf, qui, pour réparer l'injustice de ses prédécesseurs à votre égard et vous faire enfin recevoir la récompense que vos services dans la dernière guerre vous ont méritée, a pris ma pétition en sa favorable considération et a émané une proclamation vous invitant tous à filer vos papiers au bureau établi à cet effet, dans l'espace d'un an à dater de ce jour, et vous promettant des octrois de terre.

J'ose espérer que, puisque par mes efforts et mes réclamations réitérées j'ai contribué à vous faire obtenir la récompense due à vos services; aucun de vous ne manquera à l'engagement contracté avec moi.

J'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.

JOSEPH LAURIN, N. P.

Québec, 1er mars 1844.